LA GLANEUSE DES PETITS RIENS

Elle s'adresse aux tout-petits comme aux mômes de 90 ans. Imprégné des couleurs, des objets et des émotions de sa jeunesse italienne, son univers est identifiable entre tous. **Beatrice Alemagna** *sera une des invitées du Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, début décembre.*

Par Marine Landrot
Photos Jean-François Robert pour Télérama

Elle a un nom de pays qui n'est pas du tout le sien. Elle est née dans un pays qui n'est plus tout à fait le sien. Elle vit dans un pays qui est un peu devenu le sien. Qui est-elle ? Beatrice Alemagna, énigme joyeuse, personnalité haute en couleur, découpée, recollée, à l'image de ses images, à fleur de peau, reconnaissables entre mille, mêlant photographies et dessins, rapiéçant vies et destins. Comme l'indique son prénom sans accent aigu, avec un «*tché*» final baigné de soleil, elle est née en Italie. Comme le confirme sa présence derrière la porte de son atelier parisien, gracile et gracieuse, pull neigeux à fleurs bleues, pantalon garance, elle vit en France. À 48 ans, vertige, elle vient de découvrir qu'elle a vécu le même nombre d'années dans chaque pays. Demain sera français, langue qu'elle parle à merveille. L'Italie ne sera pas loin, ses parents vivant toujours dans la maison de Bologne où elle a passé son premier quart de siècle, moins un an. Et quelle maison ! Tout le monde n'a pas eu la chance de grandir au milieu de magnifiques fresques du XVIIIe siècle. «*C'est assez courant à Bologne*», nuance-t-elle. Ce qui est plus rare, c'est d'avoir son avenir gravé dans le marbre des lieux, ou plutôt écrit à l'encre sympathique dans le blanc du plafond. La chambre que Beatrice partageait avec sa grande sœur avait en effet un vice de forme digne d'un conte de fées. Au-dessus de leurs têtes se déroulaient des fresques de Felice Giani, représentant les Muses. Au centre, dans des tons pastel : Minerve recevant les Arts. Tout autour, dans des octogones d'un imposant rouge antique, quatre Muses : la musique, la sculpture, l'architecture et... un espace vacant. Pas de Muse de la peinture ! «*Lorsque mes parents ont fait rénover ces fresques, le restaurateur leur a dit que d'après la tradition, s'il manque une muse, elle doit être incarnée par un occupant de la chambre...*» s'amuse Beatrice Alemagna, troublée par la drôlerie prophétique de l'anecdote.

La légende s'est vérifiée. Aussi loin qu'elle se souvienne, la petite Beatrice a toujours voulu être créatrice d'albums jeunesse, qu'elle préfère appeler livres illustrés, «*parce que la jeunesse ne veut rien dire, on peut très bien être jeune à 90 ans et vieux à 4 ans*». Au lieu de regarder les mouches sur l'octogone vide du plafond pour s'endormir, elle se plongeait dans les innombrables livres pour enfants qui traînaient dans la maison. Ces ouvrages pesaient trop lourd dans les valises des amis d'amis que ses parents avaient l'habitude d'héberger pendant la Foire de Bologne, le plus important salon international consacré à la littérature jeunesse. Alors les visiteurs les laissaient sur place avant de repartir, semant sans le savoir les graines d'une passion : «*Ces livres étaient écrits dans des langues que je ne connaissais pas, tchèque, polonais, allemand... Quelle sensation d'inconnu magique ! J'essayais de deviner l'histoire par les images, sans jamais être certaine de tomber juste. J'ai ainsi expérimenté la puissance communicative du dessin. Et la frustration de ne pas comprendre le texte a créé en moi un désir incroyable d'écrire mes propres histoires.*»

Toute à l'allégresse de sa vocation précoce, elle imaginait son futur métier d'illustratrice d'une simplicité extrême : «*Dans ma tête, je voyais un tourbillon de feuilles, de crayons, d'émotions, de joie, mes dessins circulant de main en main... Cette part de liberté enfantine est toujours la racine de mon travail. Dès que je la perds, je suis malheureuse et démotivée.*» Quand la lecture de contrats ou la gestion de factures empiète fastidieusement sur son temps de création, la petite fille qui sommeille en Beatrice Alemagna lui fait les gros yeux et tire un signal d'alarme à la sonorité très spéciale : «*J'entends alors le délicieux bruit de cloche que faisait la boîte en métal posée sur la table en Formica blanc de la cuisine, lorsque nous farfouillions* »»

Toujours en quête d'expériences nouvelles, Beatrice Alemagna a dessiné la couverture de ce numéro de *Télérama*.

« Dès mes débuts, j'avais à cœur de brouiller les pistes, persuadée que les livres pour enfants ne sont pas que pour les enfants. »

››› *dedans pour attraper nos feutres, ma sœur et moi, et que nous dessinions pendant des heures, avec un sentiment d'éternité.* » Cette époque a laissé une empreinte indélébile dans la mémoire de Beatrice Alemagna, dont chaque album fourmille d'impressions personnelles récurrentes, venues de très loin. Les pots, théières, casseroles et lampes dégingandées qui dansent dans ses pages sont les accessoires de la cuisine de Bologne. Ses minutieux motifs à petits carreaux, répétés d'histoire en histoire, descendent directement de la couverture de son lit d'enfant, des chemises de son père et des pantalons de son grand-père. Quant à l'épatante variété de fleurs, volutes ou losanges mouchetés, qui ornent les vêtements de ses personnages, elles viennent de ses nappes de famille, imprimées au moyen de tampons encrés de rouille, selon la technique artisanale italienne *« stampa a ruggine »*. En revanche, dans son œuvre émotive et festive, à part peut-être un soin méticuleux porté à la typographie, rares sont les traces de l'enseignement reçu à l'Institut supérieur pour les industries artistiques d'Urbino, où elle fut pendant quatre ans une étudiante désappointée. À son grand dam, on n'y enseigne alors que le graphisme et la photographie, sans que jamais elle ne puisse dessiner. Elle brûle d'envie d'abandonner, mais n'ose pas, honteuse de faire la fine bouche devant une école si prestigieuse, où *« seuls vingt-cinq postulants sur six mille sont admis »*. Dès le plus jeune âge, son esprit de compétition a été finement aiguisé par son père, qui organisait des concours de dessin entre ses deux filles, laissant souvent tomber le couperet d'un jugement impitoyable quand une œuvre enfantine lui paraissait ratée. Sans rancune, Beatrice Alemagna tempère aujourd'hui : *« Il était jeune et croyait bien faire, pour nous pousser à donner le meilleur de nous-mêmes. Il s'en veut, quand il y repense. Mais finalement, il m'a transmis une hargne qui allait me servir par la suite. »* Par exemple, quand elle apprendrait l'existence en France d'un concours d'illustration organisé par le Salon du livre de Montreuil, intitulé Figures futures.

L'occasion est trop belle d'embrasser la carrière de ses rêves. Il lui faut à tout prix le gagner. Pour mettre le plus de chances de son côté, elle dépose deux dossiers avec des œuvres radicalement différentes, l'un sous son propre nom, l'autre sous celui d'un ami. Bingo, Beatrice Alemagna rafle la mise. Butin : son premier chèque en francs et une série de rendez-vous avec des éditeurs jeunesse parisiens. Un an plus tard, en 1997, elle signe un contrat avec Le Seuil. *« Je pensais rester en France quelques mois... qui ont duré vingt-quatre ans, jusqu'à aujourd'hui ! »* Au début, elle se sent complètement perdue dans la capitale, comme le fauve exilé de son livre *Un lion à Paris*, réédité récemment : *« La barrière de la langue me faisait prendre des choses pour d'autres. J'étais toujours un peu sonnée. Mais l'état second s'approche de l'état créatif, et amène à s'abriter en soi pour trouver des réponses, et donc pour avancer. »*

Son premier album, *Une maman trop pressée*, reçoit les foudres de la prestigieuse revue des bibliothécaires *La Joie par les livres*, indignée que l'héroïne puisse oublier la couleur des yeux de son fils après l'avoir perdu dans un supermarché. *« Dès mes débuts, j'avais à cœur de brouiller les pistes, persuadée que les livres pour enfants ne sont pas que pour les enfants. J'ai peut-être même exclu l'enfant de mes albums, par le passé, tellement était forte mon envie de m'exprimer personnellement, d'agrandir l'espace pour que l'adulte y trouve aussi sa place. Depuis, je suis devenue mère, et j'ai compris la valeur véritable du voyage qu'un album permet à l'enfant de faire. »*

Rester petite, tout en restant grande. Beatrice Alemagna maîtrise parfaitement le grand écart. En témoigne l'éclectisme de son œuvre. On y trouve d'admirables livres pour tout-petits, comme *Bon Voyage bébé !*, qui égrène les étapes de la cérémonie du coucher avec une justesse vibrante. Des aventures initiatiques où la quête de soi passe par le sens dessus dessous, comme dans ses deux chefs-d'œuvre, *Un grand jour de rien* et *Le Merveilleux Dodu-Velu-Petit*. Des bijoux philosophiques sur le temps qui passe, comme *C'est quoi un enfant ?* ou *Les Choses qui s'en vont*. Et dernièrement, audace suprême, une adaptation de *Blanche-Neige*, expérimentale, volontairement dérangeante, où la peinture coule comme une matière organique, emportant les visages et les corps : *« J'ai sorti toute la violence que j'avais retenue pendant des années, en l'exacerbant, en l'exagérant. Jusqu'à présent, je l'avais domptée par la mélancolie. Là, j'ai plongé. Je n'ai pas voulu déstabiliser le lecteur, mais me déstabiliser moi. J'ai toujours aimé les artistes qui sont à la lisière de quelque chose de pas clair. »*

Il lui reste un défi à relever. Parvenir à utiliser le jaune dans ses dessins. Cela devrait être pour l'année prochaine, avec la commande qu'elle a eu le culot d'accepter : refaire les illustrations du *Petit Prince*. *« Le jaune m'agresse et me trouble. En ce moment, je fais des essais, sur des cahiers, des palettes, pour voir si j'arrive à supporter cette couleur. Je suis quelqu'un qui doute et qui détruis beaucoup. Quand la pression est trop grande, j'abandonne. Et j'y reviens plus tard, avec une sorte de je-m'en-foutisme libéré. C'est alors que surgit l'image juste, qui respire et qui résonne. »* L'autre jour, en regardant sa plus jeune fille de 5 ans ramasser pierres, marrons et brindilles pour en remplir ses poches, Beatrice Alemagna s'est sentie envahie d'une vague de solidarité affectueuse. Sa propre identité lui est apparue, comme une illumination. Une ramasseuse de trésors infimes, une glaneuse de petites choses, une bricoleuse d'émotions précieuses. Voilà ce qu'elle est, *« 300 % du temps »*... ●

À LIRE

Même pas en rêve !, éd. L'école des loisirs, 12,70 €.
Mon amour, éd. Hélium, 14,90 €.
Adieu Blanche- Neige, éd. La Partie, 25 €.
Un lion à Paris, réédition Casterman, 23 €, (lire p. 121).

Y ALLER

Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, du 1er au 6 décembre, Montreuil.